FRC 2. 15146 [Gonchon] 15146 Case FRC 11827

CONVENTION NATIONALE.

ADRESSE
DES CITOYENS
Du fauxbourg Saint-Antoine & du fauxbourg Saint-Marcel,
A LA CONVENTION;

IMPRIMÉE PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE,

Et envoyée aux quatre-vingt-quatre Départemens.

MANDATAIRES DE LA RÉPUBLIQUE,

LES Citoyens du fauxbourg Saint-Antoine n'ont jamais abandonné les hommes qui ont bien mérité de la patrie, & que l'ingratitude paroiſſoit avoir oubliés. Lorſque la cour conſtitutionnelle pourſuivoit les héros qui donnèrent le ſignal de l'inſurrection, ces braves Gardes-Françaiſes auſſi connus par la perſécution de Lafayette, que par la chûte de la Baſtille,

nous faisions retentir le temple des lois de nos cris douloureux, nous partagions avec les hommes du 14 juillet un pain arrosé de nos larmes & de notre sueur, nous leur promettions secours & vengeance.

Les fils aînés de la révolution de 89 ont enfin reçu le prix de leurs services. Ceux blessés à la mémorable journée du 10 août ont les mêmes droits à l'attention de la République. Les enfans & les veuves de leurs camarades ont reçu des immunités légitimes. Ceux qui survivent ont des récompenses à percevoir. Mais si l'argent suffit pour réparer des pertes, leur patriotisme veut d'autres alimens. Ils viennent vous demander, non pas des graces nouvelles, non pas des indemnités; mais justice. Les vainqueurs de la Bastille, les Gardes-Françaises ont eu le bonheur de servir la République dans la Gendarmerie nationale : pourquoi le refuseroit-on, ce bonheur, aux hommes du 10 août, aux vainqueurs des Tuileries? Toute l'Europe, dit-on, menace notre liberté. Ah! tant mieux, il leur restera de nouveaux dangers à braver, de nouveaux tyrans à combattre, de nouveaux lauriers à cueillir. Haine des rois, amour de la patrie, obéissance aux lois, des bras formés aux travaux, un courage éprouvé, & des cœurs brûlans du zèle le plus pur; tels sont les sentimens & les avantages qu'ils peuvent offrir à la patrie. Renvoyez leur demande au comité militaire; il s'en occupera demain; sous trois jours il vous fera son rapport, vous décréterez à l'instant l'objet de leur pétition; & le lendemain, après avoir béni la Convention, & embrassé leurs enfans, ils partiront pour les frontières, & *ça ira*...

GONCHON, organe de la députation.

Nous profiterons du moment pour vous adresser quelques reproches. Nous ne savons pas outrager nos représentans; & leur cacher la vérité, ce seroit les traiter en rois, ce seroit leur faire injure.

De tous côtés nous entendons des plaintes & des dénonciations. On s'attribue mutuellement des conspirations & des projets homicides. L'attachement à un parti excuse, aux yeux de ses membres, l'ignorance & le vice, tandis qu'il suffit de ne pas l'aimer pour voir mépriser les vertus & les talens qu'on peut avoir.

Le peuple intéressé à connoître ses amis & ses ennemis, recueille avidement les dénonciations qu'on lui fait de toutes parts. Il s'inquiète, il s'agite, il se tourmente, & les deux partis s'attribuent encore la faute de ces mouvemens dont ils sont la cause uniforme.

Pour nous qui avons déjà vu les monarchistes, les impartiaux,

les modérés, les 89, les Feuillans, les Capucins, tour à tour sur le théâtre & dans la boue ; pour nous qui avons calculé paisiblement les phases de la révolution, qui avons vu la montagne s'applanir, & la plaine s'exhausser ; qui avons suivi la marche des choses, & recherché la source de tant de factions, nous nous sommes également convaincus que l'amour-propre étoit la cause de toutes les divisions. Les vrais amis de la liberté se sont jetés, par orgueil ou désespoir, dans un autre parti ; & tel est le malheur des hommes, que celui qui d'abord n'avoit été que dupe, a fini par être fripon.

Croyez-nous, Législateurs, vous n'etes pas aussi méchans que vos Journalistes communs le disent à leurs crédules abonnés. Vous n'avez que des préventions. Elles augmentent à chaque instant par les reproches que vous vous adressez mutuellement, par les craintes vagues, par les soupçons injustes. Vous en êtes venus au point d'oublier que les mangeurs d'hommes ne pardonnent jamais, qu'ils aiguisent leurs armes, & qu'au moment où leurs valets auront bien nourri vos haines, ils vous égorgeront tous au pied de leurs trônes relevés.

Non, vous ne balancerez pas, vous aimez tous la liberté ; comme nous, vous exécrez vos ennemis, & vous n'en avez pas d'autres que les rois & les prêtres. Comme nous, jetés un instant sur le globe que nous pressons ensemble, vous ne ferez qu'y passer. Ah ! du-moins, que votre passage y soit marqué par des bienfaits & des vertus. Est-il donc si difficile de vouloir le bien du peuple, & d'étouffer le cri de l'égoisme ? Est-il si difficile de préférer les éloges de la postérité aux louanges hypocrites & mercénaires que dicte l'esprit de parti ?

Nos frères d'armes sont exposés à l'intempérie des saisons, & connoissent le besoin ; les libelles se multiplient ; on cherche à vicier l'opinion publique ; l'or des tyrans coule à grands flots au milieu de nous ; les dépenses nationales augmentent avec nos dangers ; tous les cabinets de l'Europe se coalisent. Et vous qui n'êtes dans ces lieux que pour avoir la gloire de conjurer tous ces malheurs, vous ajoutez aux maux de l'Etat ; vous êtes, sans le vouloir, les instrumens du despotisme ; vous appercevez les agitations de vos rivaux, & vous ne voyez pas la hache des tyrans suspendue sur vos têtes ; vous n'entendez pas les reproches de vos commettans, ceux de l'univers, ceux de la postérité dont vous rivez les chaînes ! Transportez-vous au temps où l'équitable histoire peindra le tableau de notre révolution.

La Convention Nationale, dira-t-elle, égarée par des préventions injustes & des soupçons illégitimes, se divisa en deux partis,

qui paroiſſoient plus occupés de leur deſtruction, que de celle d'un tyran & des ennemis de la république. Pour s'épargner la fauſſe honte d'avouer & de reconnoître ſes fautes, elle ne craignit pas de ſe préparer des malheurs, d'expoſer l'Etat au fléau de la guerre civile, de favoriſer le retour du deſpotiſme, & d'arrêter dans ſa courſe le fleuve de la liberté. A l'erreur excuſable de s'être abandonnée aux impulſions de l'amour-propre, elle ajouta la faute irrémiſſible de ne vouloir pas reconnoître ſes premiers torts, & de préférer les jouiſſances de l'égoïſme au plaiſir de faire le bonheur du monde.

La Convention Nationale, pourra-t-elle dire auſſi, égarée un inſtant par les preſtiges de la vanité, s'apperçut bientôt que l'exagération des défiances & les haines perſonnelles creuſoient l'abyme de l'anarchie, relevoient l'eſpoir de la malveillance, ſervoient les ennemis du dehors, & préparoient la diſſolution de la République. Aſſez grande pour ſe juger, digne du peuple généreux qu'elle repréſentoit, on la vit éteindre les torches de la diſcorde inteſtine, & par une réconciliation fraternelle, écraſer la dernière tête du royaliſme, raviver les ſources de l'eſprit public, réunir tous les Citoyens, & préparer de nouveaux triomphes à nos armées.

Citoyens, voilà les deux tableaux que pourra tracer la main de l'avenir. L'un des deux doit être le vôtre !... Choiſiſſez !...

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.